



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 80.- / étudiants: 35.-

Le wokisme n'existe pas

Woke, comme chacun sait, signifie «éveillé». Aujourd'hui, les wokes refusent ce nom, qu'ils s'étaient pourtant donné eux-mêmes. D'une certaine manière, ils ont raison. Le regroupement sous un vocable unique de toutes ses tendances et sous-tendances donne au wokisme l'apparence d'une cohérence qu'il est très loin d'avoir.

Il y a des féministes qui s'engagent pour faire valoir les talents propres à la femme mais niés par les hommes. Et il y en a d'autres qui refusent absolument cette idée, ne distinguant dans les prétendues spécificités féminines que des constructions sociales d'origine masculine, des «stéréotypes» que le mâle «assigne» aux femmes pour les assujettir.

Les obligations vestimentaires des musulmanes, *voile*, *hidjab*, *niquab*,

burka ou *burkini*, opposent les féministes qui s'indignent du mépris islamique pour les droits des femmes et celles qui, au nom de la lutte contre l'islamophobie, contestent aux Européens le droit d'imposer leur culture à d'autres.

Des féministes dénoncent les «femmes trans» qui, dans les compétitions sportives féminines, profitent de leur force mâle pour occuper les premières places. En retour, les trans dénoncent ces féministes comme des transphobes, plus exactement comme des «essentialistes transphobes».

L'essentialiste, aux yeux du woke, c'est celui qui aborde toute chose selon des normes dites «naturelles», en réalité fantasmées, et refuse de don-

ner droit à la diversité et à la créativité des personnes humaines. Face à l'essentialiste, l'acronyme LGBTQ et son extension constante illustre, bien au-delà du féminisme binaire des débuts, la richesse du monde et la liberté illimitée de l'individu.

La liste LGBTQ valide chaque orientation ou sous-orientation sexuelle en lui attribuant une initiale spécifique. Idéalement, toute personne étant unique, chacune devrait avoir sa propre initiale.

En l'absence de normes générales auxquelles référer ses jugements, le sentiment personnel passe au premier plan. Si j'affirme ressentir comme offensant un geste, une parole, voire un simple regard, j'ai forcément raison, puisque c'est de mon ressenti qu'il s'agit. Personne ne peut contester l'ampleur des souffrances dont cette «micro-agression» me fait la victime. Ma subjectivité est ici objectivité pure.

Du même coup, mon ressenti, incommunicable et imperméable au jugement d'autrui, m'enferme en moi-même, dans mes certitudes, mes questions et mes soucis. Il m'interdit toute participation réelle à une communauté, laquelle suppose la soumission à un certain nombre de normes comportementales. Ma liberté est aussi un enfermement.

On n'en finit jamais de détailler le wokisme. Un homme peut se dire femme sans même envisager d'intervention médicale. Il suffit qu'il se sente femme et le proclame, même s'il est chauve et barbu et conserve ses attributs virils. Dès lors, le mot «femme» ne correspond plus à rien

de physique, de moral ou de social. Le concept de femme, ou d'homme, n'est plus qu'une carapace vide.

Les contradictions ne sont pas moindres avec la dénonciation du «racisme systémique» des blancs. On nous objectera que les blancs sont dénoncés non en tant que blancs, mais parce que toute leur culture incarne, conserve et promeut la domination systémique d'une prétendue race blanche sur une prétendue race noire. Autrement dit, la mise en accusation des blancs ne relève pas du racisme mais de la légitime défense des peuples de couleur, lesquels sont contraint de lutter sur un terrain choisi par les blancs eux-mêmes. Et le racisme disparaîtra quand la civilisation blanche aura fini d'être déconstruite.

Dans la réalité de tous les jours, cette distinction n'a aucun sens. Elle risque tout au plus de légitimer un racisme tout ce qu'il y a de banal à l'égard des blancs.

Le mâle blanc qui tient un discours woke échappe-t-il au racisme et au sexisme systémiques qui, à ses propres yeux, lui sont consubstantiels? Si oui, alors le racisme systémique n'existe pas. Si non, alors ses propos, sous leur feinte correction antiraciste, dissimulent une forme particulièrement retorse de racisme. Dans les deux cas, il vaudrait mieux qu'il se taise.

Le wokisme n'est pas une réalité, mais une étiquette collée sur un désordre. On ne peut définir un désordre, mais seulement l'ordre auquel il porte atteinte. C'est ainsi que l'existence de la nébuleuse woke nous amène à mieux discerner et définir, pour mieux le protéger, ce qui nous reste de cet ordre.

Olivier Delacrétaz

Une bonne nouvelle pour le fédéralisme!

Lors des débats sur la LMETA, le Conseil National s'est rallié à la position du Conseil des Etats. La répartition constitutionnelle des compétences et les libertés organisationnelles des cantons ont prévalu. La Chancellerie de la Confédération ne pourra pas forcer les administrations cantonales à adopter des normes et des procédures. (art. 2 al. 2bis LMETA qui a été biffé)

De plus, le Conseil National est revenu à la raison à propos de l'exigence de consultation des cantons lorsque la Confédération souhaite conclure des conventions directement avec les

communes (art. 4 al. 4 LMETA). Il a en effet, en 3^e débat, finalement décidé de suivre le Conseil des Etats et du Conseil fédéral en acceptant de biffer cet alinéa.

Si ce texte a finalement été adopté à l'unanimité du Conseil des Etats et à une très large majorité au National, il nous reste à espérer que la mise en œuvre de celui-ci ne verra pas la numérisation des processus administratifs fédéraux conduire à la suppression de l'autonomie cantonale ni du fédéralisme d'exécution.

Marc-Olivier Busslinger

Histoire et avenir du protectionnisme

Le protectionnisme n'a pas bonne presse. Pourtant, son histoire n'est pas si catastrophique qu'on pourrait le penser et plusieurs signes montrent qu'il pourrait bien revenir en force plus vite que prévu. Les lecteurs qui souhaiteraient approfondir la question pourraient se plonger avec profit dans le «Que sais-je?» publié en 2022 par l'économiste Jacques Sapir. Simplement titré *Le protectionnisme*, l'ouvrage est court (126 p.) mais relativement dense, offrant un beau panorama du sujet.

Une grande partie du livre est consacrée aux débats théoriques depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Les grands arguments du libre-échange sont décrits et critiqués, notamment concernant le grave manque de réalisme de leurs hypothèses de base. Elles laissent globalement de côté la notion de processus ou la prise en compte de l'évolution des économies et du progrès technique. Tel auteur suppose une absence de changement de comportement – dans l'investissement et la consommation – lorsque les acteurs connaissent une hausse de leur revenu. Tel autre suppose que le changement de secteur d'activités des travailleurs se ferait sans obstacles tandis qu'il néglige la mobilité des travailleurs et du capital entre pays. La plupart ne différencie pas protectionnisme et autarcie. Tant d'éléments qui remettent en cause les différents modèles.

D'autre part, Sapir revient sur les principaux penseurs du protectionnisme, Friedrich List en tête. Ces auteurs redonnent une place à la politique, aux nations, à leur souveraineté, à leurs différences de productivité

et aux effets des processus historiques. La protection des industries naissantes doit permettre un développement à l'abri de la concurrence des pays plus développés et ainsi la substitution des importations.

En plus de l'aspect théorique, le livre retrace les applications concrètes du libre-échange et du protectionnisme, ainsi que leurs conséquences respectives, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. La réalité contredit à plusieurs reprises la théorie du libre-échange. Les observations semblent lier ce dernier à une hausse des inégalités et à une baisse de la croissance. En effet, cette dernière serait moins liée au commerce qu'au développement interne, favorisé par le protectionnisme et les politiques macroéconomiques. Sapir conteste également l'opinion voulant que le protectionnisme ait aggravé la crise de 1929 et retrace les pressions des puissances coloniales ou des États-Unis – via le GATT puis l'OMC – pour imposer le libre-échange à d'autres pays.

Le livre se termine sur une évaluation des tendances récentes qui laissent présager un retour du protectionnisme, notamment via l'augmentation des mesures de protection non tarifaires au nom de la protection des consommateurs, de l'environnement ou de la santé. La place de la Chine, du Covid-19 ainsi que le rôle moteur des États-Unis sont aussi abordés. Ce retour nécessite toutefois de reconsidérer le rôle de l'Etat et de la nation en économie et en politique. Débat et évolution à suivre.

Benjamin Ansermet

Parigot tête de veau

Pour commenter un spectacle dédié à Nicolas Bouvier, le critique d'un hebdomadaire parisien amorce ainsi son sujet : « Chez nos voisins suisses, le français grignote un peu l'allemand (mais pas l'anglais, qui sert de plus en plus de langue commune!). Pourtant les écrivains qui pratiquent la langue de Molière ne sont pas légion. On connaît Ramuz, le Giono suisse. [...] » Le bougre arrête là son énumération. Si la parenthèse contient une part de vérité, le reste est l'expression à peine caricaturale de la suffisance et de l'ignorance de la coterie littéraire parisienne. Ramuz, le Giono suisse! Et pourquoi pas Giono, le Ramuz français? Cela se justifierait au moins chronologiquement. Le rapprochement souvent fait entre le Vaudois et le Provençal est pertinent, mais relève fréquemment d'une lecture superficielle, ou pas de lecture du tout. On colporte, de génération en génération, ces demi-vérités qui servent à des colleurs d'étiquettes, mais n'éclairent pas grand-chose quant au génie propre de chacun.

Aux yeux de ce journaliste, « les écrivains [suisses] qui pratiquent la langue de Molière » appartiennent à une co-

lonie linguistique proche, comme le lointain Sénégal. Nous sommes censés parler le français comme langue étrangère. Ainsi le monde des lettres s'organise par cercles concentriques : Paris, ville lumière, éclaire le monde ; le deuxième cercle contient la province, avec ses Giono, Bosco, Pourrat, Vialatte. C'est déjà un peu plouc, mais encore contenu dans les limites étatiques de la France. Au-delà s'étend le vaste monde, où l'on pratique parfois aussi le français, langue maternelle : en Belgique, en Suisse, au Québec.

Beaucoup d'écrivains d'origines diverses, dont le français n'est pas la langue maternelle, ont choisi de s'exprimer dans cette langue. Pour quelles raisons? Souvent par amour de la France, de sa langue, de sa civilisation. Ce sont par exemple Casanova, Samuel Beckett, Milan Kundera, François Cheng, Romain Gary, Boualem Sansal, Gabriele d'Annunzio, Kamel Daoud, Yasmina Khadra, Hector Bianciotti, Andréï Makine, Tahar ben Jelloun, Amin Maalouf. Et n'oublions pas la longue théorie des Roumains francophones : Eugène Ionesco, Panaït Istrati, Cioran, Ghérasim Luca, Virgil Gheorghiu,

Tristan Tzara, Vintila Horia, Mircea Eliade... Un Florentin du XIII^e siècle, Brunetto Latini résume la pensée de tous : « *Et se aucuns demandoit por quoi cist livres [Lou livres dou tresor] est escriz en romans, selonc le langage des François, puisque nos somes Italiens, je diroie que ce est por.ij. raisons : l'une, car nos somes en France : et l'autre porce que la parleur est plus delitable et plus commune a toutes gens.* »

Revenons à Nicolas Bouvier. Sa malchance est de n'être pas né à Anemasse, à dix kilomètres de chez lui, ce qui lui aurait conféré le titre de gloire d'écrivain français, et de ne pas être intégré à la maigre et méprisable légion des auteurs romands qui pratiquent la langue de Molière, parfois avant Molière : Othon de Grandson, Cingria, Roud, Jaccottet, Chessex, Rivaz, Pourtalès, Rousseau, Chappaz, Amiel, Cendrars, Borgeaud, de Staël, Constant, etc., etc., etc.

Au vu de ce qui précède, la question qui se pose est : qu'est-ce que la littérature française? Qui est écrivain français? La réponse saute aux yeux : tout ce qui s'écrit en français, sans distinction de nationalité, de race, de religion, de genre, appartient de plein

droit à la littérature française. Si on s'en tenait strictement au critère national, beaucoup d'écrivains, considérés communément comme français, seraient exclus, tel Joseph de Maistre ou saint François de Sales.

Il n'existe pas de littérature suisse ; au plus une littérature en Suisse, dans les quatre langues, avec des thèmes communs dus à l'histoire, à la géographie, à la politique, à la religion. Max Frisch, Friedrich Dürrenmatt, Robert Walser appartiennent pleinement à la littérature allemande. Pour eux, la question de la nationalité littéraire ne se pose pas, parce qu'il n'existe aucun tropisme culturel dans l'aire germanophone aussi puissant que Paris pour nous, qui sommes captifs de la centralisation monarchique, puis républicaine.

C'est à dessein que je n'ai pas cité la source de la citation initiale : l'auteur est un bon critique et son article sur Bouvier ne mérite que des éloges. Cependant, la persistance de l'arrogance parisienne à l'égard du monde extérieur est exaspérante, surtout que la capitale française a cessé depuis des lustres d'être le centre de l'univers.

Jean-Blaise Rochat

Vivant Denon selon Philippe Sollers

Le Cavalier du Louvre Vivant Denon (1747-1825) de Philippe Sollers est une biographie littéraire. Le conformisme n'est pas l'affaire de l'écrivain français, l'académisme encore moins. L'esprit alerte et teinté d'ironie, le style nerveux, les idées semblent se presser sous sa plume envolée. Surtout aller à l'essentiel, et vite. Au lieu de suivre le découpage classique d'une vie, Sollers privilégie des angles surprenants. Il fait saillir les motifs dans une vie comme dans une composition musicale. L'auteur de *Femmes* ne reste pas aux idées générales et aux avis préfabriqués. S'il consulte les documents, explore les archives, récolte les faits, c'est pour mieux exprimer sa vision personnelle de Denon.

« Notre homme, nous allons le voir, n'est pas un idéologue. Voilà sans doute, pourquoi il s'est moins trompé que beaucoup. » Retracer de manière détaillée et objective la vie de Vivant Denon n'est pas le premier souci de Sollers. Au lieu de cela, passionné par son personnage historique autant que par l'époque, il s'applique à le restituer dans toute sa complexité et dans son rapport à l'époque dans laquelle il vivait.

Mais d'abord qui était Vivant Denon? Né sous l'Ancien Régime, propulsé dans la Révolution, le fils de De Non, vigneron de la Bourgogne, est diplomate

sous Louis XV et Louis XVI à Naples, en Sicile et à Saint-Petersbourg, écrivain et conteur, marchand de vin, collectionneur d'art, muséologue, dessinateur, graveur. Il participe à l'expédition d'Égypte aux côtés de Bonaparte d'où il rapporte des tableaux, des œuvres d'art et son livre *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* qui obtient un grand succès.

Il est aussi l'auteur de *Point de lendemain*, un bref roman libertin dont il existe deux versions, celle de 1777 et celle de 1812. Sollers le tient pour un chef-d'œuvre unique au point de lui consacrer un chapitre entier. Son titre annonce parfaitement bien de quoi il s'agit. C'est l'histoire d'une seule nuit. Une femme mariée séduit un jeune homme et l'emmène à son château. L'adultère y est banalisé, la sensualité à son comble et la morale absente. Le libertinage s'attaque aux mœurs, c'est son but, sa raison d'être. Denon précise qu'il s'agit d'un conte. C'est surtout un hymne aux plaisirs de la séduction, mais aussi à la discrétion, qui est une qualité de la noblesse, et à laquelle Sollers s'attache en particulier.

Selon lui, la discrétion est la plus grande qualité de Denon. Elle est le contraire de la délation. Tous les régimes totalitaires favorisent la délation. Denon ne dénonce personne. Il cultive

son jardin. La discrétion lui garantit une certaine liberté, le bonheur de vivre, le plaisir. Pour vivre heureux, il faut vivre caché et avancer masqué. Voilà sa méthode, sa stratégie de survie.

Cette vision d'un homme heureux, passionné d'art, fuyant les mondanités, aimant la solitude, c'est sans doute cela qui attire Sollers chez Denon. Il vit avec ses tableaux et ses livres, donc avec le passé, donc avec les morts, comme tous les grands artistes. La politique ne l'intéressait pas. La philosophie non plus. « Les romanciers retardent, les poètes mentent, les philosophes délirent. Interpréter le monde, le transformer, oui, sans doute. Mais pourquoi ne pas le jouer? », écrit Sollers.

Jouer le monde. Voilà le mot clé, le leitmotiv de la vie de Denon. Les tourments de son temps l'arrachent au bonheur de sa vie discrète et l'obligent à agir, à faire face. C'est l'autre versant du personnage, l'homme d'action, l'entrepreneur, l'aventurier. Il aime prendre des risques, parier, jouer au plus fin. Et il joue sur plusieurs tableaux. Il connaît les coulisses, il est dans l'antichambre du pouvoir de la Monarchie, de Robespierre, de Napoléon et de Louis XVIII. Résident français à Venise, il est soupçonné d'être un agent de la Révolution et doit subir l'interrogatoire par l'Inquisition. Il s'en tire à merveille. Et lorsqu'il revient à Paris en pleine Terreur, c'est l'inverse. Soupçonné d'être un ennemi de la Révolution par les Jacobins, les nouveaux inquisiteurs, il risque de perdre tous ses biens. Là encore, il lui faut jouer serré. Nouvel interrogatoire. Rencontre personnelle de Robespierre. Là aussi, il obtient gain de cause. Les dévots et les fanatiques, qu'ils soient jacobins ou royalistes, il les renvoie dos à dos.

Il joue donc, et il gagne, mais quelle est sa meilleure carte? A ce propos, voici ce qu'écrit Sollers : « Sa vision est d'abord

celle de l'art, l'art de vivre, aussi bien. Cette vision, sous ses apparences de dilettantisme, est une expérience intérieure profonde. Il est très européen, mais bizarrement patriote. Il a sa France à lui. Napoléon lui apparaîtra sûrement comme une nécessité ou une fatalité historique. »

Sa meilleure carte, c'est donc l'art. Il rencontre Robespierre et devient « graveur de la République ». Bonaparte le nomme directeur général des musées. Il se met à organiser le musée Napoléon qui deviendra le musée Royal, puis le Louvre. Un musée à l'honneur de Napoléon, il fallait y penser. Le musée, ça plaît aux tyrans. L'art, ça les flatte. Les monuments à leur honneur, ça marche à tous les coups. L'art a toujours fait partie intégrante de tous les pouvoirs despotiques. Denon l'avait compris. Ça lui a assuré ses arrières.

Sa vie privée est une énigme. Il n'a pas écrit de mémoire et presque pas de correspondance privée. Toute sa personne est dans ce qu'il a accompli. Denon était un homme qui a juste passé. Il était à la fois dans son temps et hors du temps. C'est là la question que Sollers aborde en profondeur, celle de savoir comment un homme peut laisser une trace dans l'histoire de l'humanité quand il n'est ni despote, ni conquérant, ni empereur.

Lars Klawonn

Entretiens du mercredi

Prochains rendez-vous :

29 mars : **Point de situation sur la neutralité**
Avec M. Félicien Monnier

5 avril : **Présentation du livre « Pour la Patrie et l'honneur »**
Avec M. Charles Venant, son écrivain, militaire français, spécialiste de l'armée suisse sous le premier empire.

12 et 19 avril : **Pas d'Entretien, vacances de Pâques**

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

LA NATION

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier

Edition
Ligue vaudoise
Pl. Grand-Saint-Jean 1 / 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Dialectique de l'internationalisme progressiste

Dimanche matin, au fond du canapé, *La Nation* sur les genoux et Instagram sous l'index. Deux mondes. Dans le second, une amie partage un post mettant en exergue une critique de la FIFA par Alexandra Morgan (douteusement surnommée «Alex»), joueuse étatsunienne: «Je trouve bizarre que la FIFA cherche à avoir une visite de parrainage saoudienne pour la coupe du monde de football féminin quand, moi-même, Alex Morgan, ne serais pas même supportée ou acceptée dans ce pays.»¹ Je souris. C'est agréable de voir une représentante du progressisme culturel batailler avec des organismes internationaux ou islamistes.

Car nous – conservateurs prônant la protection des singularités culturelles et économiques du Pays – sommes sensibles à la conversion de beaucoup de nos compatriotes à l'idéologie du progrès culturel, et à la concurrence civilisationnelle que

présente l'Islam. Cette citation souligne le potentiel d'opposition contenu dans une relation encore si peu manifeste.

À mes yeux, la raison principale de cette absence historique d'opposition entre l'internationalisme progressiste et le conservatisme extra-européen est d'ordre sociologique. Car les promoteurs du progressisme culturel international partagent avec les colonisateurs une origine géo-démographique commune: ce sont des Occidentaux. S'étant battus contre la colonisation, ils ne pouvaient réitérer l'application d'une domination globale sans être confrontés à leur inconstance idéologique: «si le progrès culturel est bénéfique pour tous les individus et toutes les sociétés, il sera adopté tôt», se disaient-ils. Et d'ajouter: «cela se fera tout seul». Les générations de progressistes passant, rien ne changea dans le sens souhaité par le progrès. On fit remettre les voiles

aux femmes iraniennes. Des guerres ethno-religieuses furent lancées au Cachemire, en Israël. Le comble, c'est qu'on s'échinait à trouver les sources de ce mal en Occident, par le biais des études post-coloniales.

Non pas que les Occidentaux n'agissaient pas hors de leurs frontières. Les progressistes (et certains «conservateurs» acquis à la mondialisation économique) se mirent à bouger discrètement, subventionnant leurs homologues orientaux par des moyens essentiellement économiques. «On ne doit pas ressembler aux colonisateurs» chuchotaient-ils. Mais le progrès ne prenait pas racine.

Plus tard, en 2022, c'est comme si les féministes, les LGBT, les mondialistes, les antiracistes, -fascistes, -colonialistes redécouvraient le Qatar. Ayant si longtemps lutté contre le modèle sociétal dominant en Occident, ils découvraient dans les médias la réalité d'une autre humanité que la leur. S'empourprant honteusement, ils devaient boycotter la Coupe du monde, ne pas allumer la télévision, détourner le regard. Il faut sans doute exclure de la fédération internationale de football les États non-progressistes. «Ils ont des pratiques indignes de l'humanité. Ils ne sont pas *civilisés*», pensent-ils en substance.

C'est que la *civilisation* est un terme polysémique: il désigne à la fois un espace culturel et un processus de socialisation. Son premier sens

est évident. C'est le second qui nous intéresse. Selon Norbert Elias, la civilisation est avant tout un processus de pacification des relations sociales et d'affinement des mœurs². On voit donc que la critique de l'*incivilité* est d'abord un jugement porté sur le retard de certaines catégories sociales ou de sociétés entières par rapport à la position du locuteur. Les progressistes qui observent les sociétés et individus par le prisme de leur propre degré de civilisation ne font donc qu'émettre un jugement culturel (et souvent de classe) ethnocentré. Diriger l'action politique internationale par ce point de vue se révèle n'être, finalement, qu'une résurgence des vieux rêves colonialistes que les progressistes combattaient farouchement en leur temps.

On se réjouit donc de les voir s'échiner à résoudre cette contradiction. On observera probablement des scissions, entre les vieux progressistes ayant encore dans leurs souvenirs les manifestations décolonialistes, et les plus jeunes qui réclameront (et réclament déjà) des actions gouvernementales contre les sociétés «incivilisées». Et ce ne sera sûrement pas «Alex» qu'on mettra en première ligne, même si elle a prouvé son habileté offensive... sur le terrain vert.

Emile Spahr

¹ Notre traduction.

² Voir ELIAS Norbert, 1969. *La Civilisation des mœurs*.

Glanures socio-économiques

Au sein de l'indice suisse des prix à la consommation, la rubrique «santé» montre un chiffre quasi stable depuis assez longtemps. Et pourtant on ne cesse de se plaindre de l'augmentation des coûts, et donc des primes d'assurance. Explication: ce ne sont donc pas les tarifs des médecins, ou des hôpitaux, ou de l'industrie pharmaceutique qui évoluent à la hausse, mais la quantité ou le perfectionnement des prestations fournies. Le vieillissement de la population et la technicité des procédés médicaux en sont la cause, et non l'avidité des prestataires de soins. Et contre cette évolution, somme toute plutôt réjouissante, on ne saurait lutter.

* * *

La «rente-pont» de l'AVS, introduite en 2020 par la Confédération à l'intention des chômeurs âgés arrivés en fin de droit de l'assurance-chômage, n'a pas beaucoup de succès pour l'instant. Peut-être est-il trop tôt pour conclure. Mais déjà des voix de gauche s'élèvent pour réclamer un assouplissement des conditions d'octroi. Ces conditions? Avoir atteint l'âge de 60 ans, avoir cotisé à l'AVS durant 20 ans dont 5 depuis l'âge de 50 ans, ne pas avoir une fortune d'un certain montant (en gros 50'000 francs), présenter un budget déficitaire (compte tenu de montants forfaitaires pour l'entretien, du loyer, etc., par analogie avec le droit aux prestations complémentaires de l'AVS). Rien que de très normal, en somme.

Et si le chômage des seniors n'était pas, en réalité, le problème social qu'on monte en épingle? Hypothèse sacrilège...

* * *

A quoi la croissance économique de notre pays est-elle due? Certains affirment qu'elle tient uniquement ou principalement à l'augmentation de la population, entraînant celle de la consommation, donc celle de la production. Or le PIB calculé par tête d'habitant est aussi en hausse: + 19% depuis le début du siècle. Cela signifie

que notre productivité s'améliore et que notre économie progresse réellement.

* * *

Dans les cortèges féministes de début mars, on a pu voir des pancartes dénonçant une rémunération des femmes inférieure de 43% à celle des hommes. On parle habituellement d'un écart de quelque 15%, dont la moitié est objectivement explicable (qualification, ancienneté, sur-représentation des femmes dans des activités peu rémunérées); ce constat est d'ailleurs contesté et une statistique vaudoise fait état d'une différence bien moindre. Quoi qu'il en soit, comment expliquer le 43%?

Il ne s'agit pas d'une comparaison de salaires «à travail égal», mais du revenu acquis durant la vie, compte tenu du fait que les femmes interrompent souvent leur activité lors de la maternité, puis travaillent fréquemment à temps partiel. Il est donc faux d'y voir le reflet d'une criante injustice. En réalité, les couples où le mari travaille à plein temps et l'épouse à temps partiel sont en général dans une situation confortable. Remisez les pancartes!

* * *

La Confédération a beaucoup dépensé lors de la pandémie et doit assainir ses finances. Il serait imprudent de réduire les dépenses militaires et dommageable de rogner sur le financement des infrastructures.

C'est dans ce contexte que paraît une étude montrant que la rémunération du personnel fédéral est, en moyenne, supérieure de 8% à celle du secteur privé, à niveau de qualification égal. Si l'on ramenait ces rétributions au standard ordinaire, il en résulterait une économie d'un à deux milliards de francs. Il n'est bien sûr pas question d'opérer une coupe brutale, au mépris des conditions d'engagement convenues. Mais, à terme, il y a de la réserve financière de côté-là!

J.-F. Cavin

Statistiques de l'Etat civil

Le 1^{er} janvier marque chaque année l'entrée en vigueur d'une quantité effarante de nouvelles lois fédérales. Pour 2022, elles étaient au nombre de 683. Parmi elles, la réglementation du «changement de sexe», sujet de cet article.

Les statistiques de l'OFS, publiées lundi, révèlent que 1'171 personnes ont eu recours à cet instrument dans l'année 2022, de manière peu uniforme. L'OFS ne propose que des chiffres absolus, il nous paraît plus intéressant de les rapporter à la population.

Premièrement, analysons l'incidence selon le canton. Au niveau fédéral, on recense 13,51 cas pour 100'000 habitants. L'incidence varie considérablement selon les cantons. On retrouve en pied de liste des cantons ruraux: Nidwald (4,6), Glaris (4,9), Uri (5,43), Appenzell R.-I. (6,14), les Grisons (8), Schwyz (8,02), et le Tessin (8,26). A l'inverse, l'incidence monte à 28,97 pour Bâle-Ville, 25,02 pour Neuchâtel, 19,25 pour Schaffhouse, et 19,02 pour notre cher Canton de Vaud. Près d'un quart des cas sont recensés dans ces quatre seuls cantons.

Dans presque tous les cantons, légèrement plus d'hommes que de femmes sont concernés; font exception Bâle-Campagne, Fribourg, le Jura, et Schwyz avec deux à trois fois plus d'hommes, et Schaffhouse avec deux fois plus de femmes. Vu le faible nombre de cas dans ces cantons, ces variations pourraient ne pas être signifi-

catives.

Dans un second temps, procédons selon l'âge. L'OFS révèle que 39 enfants de moins de quinze ans ont obtenu, avec l'accord de leurs parents, de «changer de sexe».

Cette réglementation concerne principalement les jeunes: plus d'un quart des cas concernent des adolescents, et presque trois quarts ont moins de 30 ans.

Chez les adolescents, il y a deux fois plus de filles souhaitant être traitées comme des garçons que le contraire; le rapport s'égalise à vingt ans, et dès 35 ans il n'y a presque plus que des hommes qui demandent à être traités comme des femmes. Quels facteurs peuvent expliquer ces brusques changements?

La tranche d'âge «20-24 ans» présente l'incidence la plus haute, avec 71,88 cas pour 100'000 habitants; ce nombre baisse rapidement jusqu'à 35 ans, puis tend lentement à zéro. Petite exception: l'incidence double presque pour la tranche d'âge précédant immédiatement la retraite. Des abus dans ce sens avaient été pressentis à la fin 2021, et il n'avait fallu que trois semaines pour qu'un lucernois fasse parler de lui en prenant ainsi une retraite anticipée. Il a apparemment été rejoint par vingt autres sexagénaires qui ont pu acheter une année de rentes pour la modique somme de 75 francs. Bonne retraite à eux!

Benoît de Mestral

Michel Corboz: un legs discographique

Décédé en septembre 2021, le chef de chœur Michel Corboz avait enregistré depuis le milieu des années soixante un nombre considérable de disques. Or voici que la firme Erato (pour laquelle le chef fribourgeois avait du reste enregistré jusqu'au début des années nonante) a édité, il y a quelques mois, un coffret bien dodu de 74 disques qui regroupe des compositeurs de la Renaissance et du baroque¹. Seuls quelques-uns de ces enregistrements avaient connu des reports sur disques compacts, il est heureux que l'intégralité soit maintenant disponible en format numérique.

Au début était Monteverdi: remarqués en 1964 par Michel Garcin, directeur artistique d'Erato, le tout jeune Ensemble vocal de Lausanne et son chef fondateur enregistrent la même année leur premier disque avec la *Messe à quatre voix* du compositeur italien et des *Répons* de son prédécesseur Ingegneri. Du même Monteverdi suivront dans la foulée des enregistrements mémorables des *Vêpres* (1967), de l'*Orfeo* (1968, avec l'inoubliable Eric Tappy dans le rôle-titre), de madrigaux et, surtout, de la *Selva morale et spirituale*, qui fut longtemps le seul enregistrement intégral de cette extraordinaire «forêt morale et spirituelle» comprenant des psaumes, hymnes et motets. C'est donc bien Corboz avec son Ensemble vocal et instrumental de Lausanne qui fut, avant les Harnoncourt, Christie et autres Gardiner, le véritable pionnier de la redécouverte du génie de Crémone.

On trouve dans ce coffret d'autres compositeurs italiens plus ou moins contemporains de Monteverdi et que Corboz a aussi contribué à sortir de

l'ombre: G. Gabrieli (ses somptueuses *Sacrae Symphoniae* écrites pour l'église Saint-Marc de Venise), Carissimi (l'histoire sacrée *Jephthé*, avec son bouleversant chœur final), Cavalli (l'opéra *Ercole amante*, une des rares incursions de Corboz dans ce domaine), A. Scarlatti, Marcello; à cela s'ajoutent six disques de musique sacrée de Vivaldi, répertoire également peu exploré à l'époque, tout comme, dans le domaine de la musique française du Grand Siècle, Charpentier (là, avec le chœur et l'orchestre de la Fondation Gulbenkian de Lisbonne) ou Delalande.

La plus grande partie de ces enregistrements date des années soixante et septante, et on doit bien admettre qu'on ne chante plus aujourd'hui ces musiques avec ce vibrato (jamais excessif, il est vrai), ces effectifs parfois pléthoriques et ce legato «romantique»; pourtant, si on peut encore les écouter aujourd'hui, c'est peut-être qu'on y trouve quelques grands moments d'émotion que Corboz, avec son intuition musicale, son sens inné de la ligne vocale (quelle souplesse!), savait tirer de ses chanteurs et instrumentistes².

L'autre pôle (nord si l'on veut, Monteverdi représentant le sud), c'est évidemment Bach³, avec quelques cantates, les quatre *Messes luthériennes* (ne comportant que le Kyrie et le Gloria), le *Magnificat*, les *Passions selon saint Jean* et *selon saint Matthieu*, ainsi que trois (!) versions de la *Messe en si*. Enregistrées en 1972, 1979 et 1996, elles permettent de juger de l'évolution d'un chef qui, quoi qu'on en dise, n'a pas été insensible au mouvement de renouveau de la musique baroque avec les interprétations «historiquement informées»;

il a su s'y adapter sans tomber dans le dogmatisme et, surtout, sans perdre sa musicalité.

Pour terminer, signalons parmi ces nombreux enregistrements, un disque surprenant: celui où le chef dirige la (défunte) Chanson de Lausanne⁴ dans un répertoire où on ne l'attend pas forcément; on peut ainsi entendre, parmi d'autres, des chœurs de Doret, Jaques-Dalcroze ou Hemmerling, compositeurs que Corboz appréciait et que malheureusement on ne chante plus guère aujourd'hui.

Frédéric Monnier

¹ Les chanteurs portaient le costume aux couleurs rouges et blanches de la capitale!

² Un jour qu'on lui demandait quels étaient ses trois compositeurs favoris, Corboz avait répondu d'un ton amusé: Bach, Bach et Bach!

³ Un exemple parmi d'autres et qu'on trouve sur YouTube: le répons pour voix et orchestre de Charpentier *Tenebrae factae sunt*, avec le baryton Huttenlocher au sommet de son art, un moment de grâce!

⁴ Un second coffret (34 disques) de Haydn et Mozart à F. Martin et Duruflé sera disponible en avril.

Susceptibilité

Peut-être avons-nous consacré trop de pages à Gabriel Martinez-Gros, historien des empires et de l'Islam médiéval. Nous avons émis quelques réserves sur ses prédictions en matière de religion.

Dans *Le Monde*, M. Youness Bousenna a recensé son dernier ouvrage, *La traîne des empires. Impuissance et religions*. L'article manifeste l'extrême susceptibilité des médias dits de référence dès qu'un auteur égratigne le projet moderne. Ces temps, il faut être Vert, plutôt libéral, admirateur de l'Amérique de Biden, de l'OTAN, ukrainophile et ouvert à toutes les avancées sociétales. En France notamment, mais aussi en Suisse, de plus en plus de magazines, de journaux et de sites internet alternatifs mettent en cause la bonne parole, vexant à mort les médias de grands chemins comme les appelle Slobodan Despot. Pourtant l'hégémonie de ceux-ci est encore fermement établie.

Bousenna donne d'abord un honnête résumé du livre de Martinez-Gros. Ensuite l'ironie perce et les reproches s'accumulent. Il qualifie les prédictions d'*audacieuses*. Il abandonne la critique précise aux spécialistes des trois aires culturelles (islamique, chinoise et romaine, réd.) qui trancheront sur la pertinence de la démonstration.

Bousenna lui-même reproche à Martinez-Gros de se fonder sur *des notions jamais discutées et essentialisées*. Il ne dit pas lesquelles. Une essence est une définition. Définir est-il mal? L'historien mentionne *des sources discréditées*. Par qui? Pourquoi? Bousenna met en cause l'historien roumain des religions Mircea Eliade (lié durant sa jeunesse, comme son compatriote Cioran, à la Garde de fer) que Martinez-Gros ne cite que deux fois. Les dogmes de la nouvelle religion prédite par l'historien sont l'antiracisme, le tiers-mondisme, l'écologie et le jounisme: *Raccourcis! Simplismes!* s'insurge Bousenna. Les revendications contemporaines *sont réduites à des inquisitions*. Martinez-Gros n'est qu'un adepte de *la prospective conservatrice, il rejoint l'entreprise antiprogressiste en cours visant à dénigrer, donc à marginaliser les revendications d'aujourd'hui*. Il trahit *une ignorance caractérisée des quatre dernières décennies de sciences sociales*. Qu'ont démontré celles-ci? Quelle découverte fondamentale ont-elle faite? Bousenna suppose que tout lecteur du *Monde* est au courant.

Il n'est nul besoin d'une critique de fond. Martinez-Gros est *conservateur* et antiprogressiste, son compte est bon.

Jacques Perrin

Occident express 110

D'où que l'on arrive à Sarajevo, la route plonge soudain d'une hauteur pour dégringoler en lacets jusqu'au fond de cette cuvette. Traversée en son milieu par l'étroite et sombre Miljacka, la ville épouse les flancs escarpés des monts qui l'encerclent. Peu de villes offrent une situation moins enviable. A peine arrivé, on est pressé d'aller retrouver l'air pur des monts boisés qui constituent l'essentiel de ce désert forestier qu'est la Bosnie. En la traversant en voiture, depuis Split en Croatie jusqu'à Belgrade, je me suis demandé comment il était possible que l'on ait versé tant de sang depuis tant de siècles pour se disputer un territoire si inaccessible et si ingrat. Et en me promenant dans Sarajevo, suturée par les cicatrices de tant de guerres, balafnée par les éclats de tant de haine, j'ai tenté en vain de comprendre pourquoi on s'est disputé ces misérables coteaux pendant si longtemps. Je lis qu'il s'agit de ligne de séparation entre Ottomans et Autrichiens, entre islam et catholicisme et orthodoxie, entre slaves et latins. Sarajevo serait sur une ligne de fracture civilisationnelle et ces éruptions de violence, comme autant de volcans, sont le résultat de ces mouvements tectoniques culturels. Pourtant, plus j'entends ces histoires, moins j'y trouve de sens. Il n'y a rien à gagner à Sarajevo. Pas de terres fertiles, de port bien protégé, de nœud stratégique de communication, de minerais précieux. Il n'y a que des escarpements abrupts,

un filet d'eau qui les traverse et des ours dans les montagnes environnantes. Il n'y a aujourd'hui que des habitants pris au piège de politiques révoltantes de stupidité et de malice, animés par des haines fratricides qu'eux-mêmes ne savent plus justifier ou, peut-être même, comprendre. J'ai pris un café et mangé un loukoum en contemplant la vieille ville ottomane, un bazar à touristes ponctué d'élégantes mosquées, déambulé parmi les coquetteries art nouveau qui ont assisté à l'assassinat du couple impérial, et puis je suis reparti. Avant de franchir la frontière, j'ai revisité le mémorial de Srebrenica. Et voyant ces milliers de tombes de marbre blanc, en foulant ces champs qui ont vu ce qu'on ne devrait jamais voir, j'ai fait un rêve. Que tous ces gens puissent soudain être privés de mémoire. Que l'on prenne leurs cerveaux et que, comme avec un ordinateur, on efface leur disque dur. Qu'ils oublient instantanément les raisons de leurs haines mutuelles, apprises et patiemment transmises depuis des générations. Qu'ils redécouvrent soudain qu'ils se ressemblent, qu'ils parlent la même langue, qu'ils mangent les mêmes boureks au fromage et boivent le même café amer. Qu'ils oublient toute leur culture et qu'ils reviennent à leur seule nature. Puisque manifestement leur culture, contrairement à sa fonction première, les ensauvage plus qu'elle ne les civilise.

David Laufer

De l'abstraction démocratique à l'unité concrète

Le Conseil d'Etat a validé une initiative populaire cantonale intitulée «Pour la promotion et le développement de la démocratie», dont la teneur est la suivante: «*La Constitution vaudoise doit être modifiée de sorte à prévoir explicitement la promotion de la démocratie et son développement continu et effectif comme un principe général de l'Etat.*»

LE COIN DU RONCHON

Voilà qui va faire vibrer le cœur de nombreux citoyens – surtout dans notre Canton où les gens sont si facilement émotifs. Mais, concrètement, qu'est-ce que cela veut dire? On pourrait écrire la même phrase en remplaçant «démocratie» par

«fédéralisme», «neutralité», «bienveillance», «bouddhisme» ou «gastronomie»: ce serait déjà un peu plus précis, mais ça ne voudrait toujours pas dire grand-chose.

* * *

La Ligue vaudoise, qui s'efforce depuis des décennies de briser les clivages délétères imposés par la politique partisane, vient de se faire doubler par les responsables du chantier de la gare de Lausanne. L'annonce du x-ième report des travaux à la Saint-Glinglin a en effet suscité un communiqué commun des Vert.e.yz.s, de l'UDC, du PLR, d'Ensemble à Gauche et du Parti socialiste. Il est vrai que c'est souvent dans l'adversité que se crée l'unité nationale. Alors, à défaut de se réjouir d'un meilleur aménagement de la gare de Lausanne, on pourra au moins se réjouir de cette unité.